

NAISSANCE DU PROTESTANTISME EN BRETAGNE

› **Jean-Paul Clément**

« La Réformation, en ouvrant les siècles modernes, les sépara du siècle limitrophe et indéterminé qui suivit la disparition du Moyen Âge : elle réveilla les idées de l'antique égalité ; elle servit à métamorphoser une société toute militaire en une société rationnelle, civile et industrielle ; elle fit naître la propriété moderne des capitaux, propriété mobile, progressive, sans bornes, qui combat la propriété bornée, fixe et despotique de la terre. [...]

Le protestantisme [...] s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savants et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures ; les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique ; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. [...]

François-René de Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise* (1).

Quand dans une Église un schisme se produit on se reporte tout naturellement aux origines. Pour la Réforme : Luther et Calvin. Chacun sait que l'imprimerie a joué un rôle considérable dans l'extension des traductions de Luther, alors que la papauté donnait l'exemple de scandales à répétition.

Mais comment des guerres de religion, des guerres civiles sont-elles nées? C'est la question que l'on peut se poser. L'histoire de Bretagne offre un bon exemple, dans le microcosme politico-social du duché fraîchement rattaché à la France. La naissance du protestantisme aurait-elle joué un rôle pour désassortir la Bretagne du royaume de France? En d'autres termes, le protestantisme a-t-il revêtu sous la forme religieuse une volonté farouche de recouvrer l'indépendance perdue?

Le protestantisme en Bretagne au XVI^e siècle

Dans ce pays de longue tradition catholique, on ne peut qu'être surpris de voir surgir à la fin du XVI^e siècle le protestantisme, s'exprimant non seulement par la religion, mais aussi par les armes, déclenchant ainsi une guerre civile.

Contrairement à ce que prétendait Simone Weil, la philosophe de l'enracinement, la religion chrétienne ne fut pas une « religion d'esclaves ». Ainsi que l'a montré Paul Veyne, c'est bel et bien l'empereur Constantin qui a joué un rôle essentiel en reconnaissant le christianisme comme religion officielle. La religion chrétienne est partie des élites, contrairement aux idées reçues. Le schisme protestant, lui aussi, a pris sa source chez les élites.

Jean-Paul Clément est écrivain et historien, il a été directeur de la Maison de Chateaubriand et a enseigné à l'Institut d'études politiques de Paris. Il a édité les *Mémoires d'outre-tombe* (Gallimard, coll. « Quarto », 1997), et a notamment publié *Chateaubriand. Biographie morale et intellectuelle* (Flammarion, 1998) ; *Charles X. Le dernier Bourbon* (Perrin, 2015).

Il est évident que le protestantisme breton resta toujours minoritaire et n'a jamais compté plus de 5 000 sectateurs au plus fort de la guerre. Mais il est aussi exact que ces Réformés ont pesé d'un poids important, sans commune mesure avec leur nombre, sur la vie religieuse, sociale, culturelle et politique de la province. Un quart des familles nobles ont été touchées par la Réforme au XVI^e siècle, de même que les plus grands imprimeurs, de nombreux médecins et une part notable des conseillers au Parlement. Au XVII^e siècle, nombre de manoirs et de châteaux de la province résonnaient du chant des

psaumes, tout comme les demeures des maîtres de forges et les plus beaux hôtels particuliers du quai de la Fosse à Nantes. Vers 1660, vingt ans seulement avant la révocation de l'édit de Nantes, le clergé breton se lamentait de voir le très huguenot marquis de La Moussaye, beau-frère de Turenne, devenir gouverneur de Rennes et acheter le comté de Quintin : il y avait danger, pensaient les évêques, de voir toute la province menacée de calvinisme.

Le XVI^e siècle est resté longtemps la période la mieux connue du protestantisme breton. La conservation à Rennes d'une histoire manuscrite rédigée en 1682 par le dernier pasteur de Blain, Philippe Lenoir, avait permis de rapporter les grandes lignes du développement de la Réforme dans la province, ainsi qu'on pouvait le remarquer en Allemagne, sous les princes qui se convertissaient au protestantisme : seraient-ils saisis d'une soudaine passion pour une vision réformée du christianisme ?

En Bretagne, la Réforme, dès le début, fut une révolte. Dès 1534, des actes iconoclastes furent perpétrés à Morlaix ou à Dinan : ici un jeune homme décapite une statue de la Vierge, là un prêtre comparait devant le tribunal ecclésiastique car il a brisé un crucifix. Mais les plus réceptifs sont les gentilshommes des campagnes et les magistrats urbains. À Hennebont ou à Ploërmel, les juges sympathisent avec les idées nouvelles ; à Rennes, plusieurs conseillers au Parlement sont déjà « infectés d'hérésie », peut-être à la suite de séjours à Ferrare, près de Renée de France – la fille d'Anne de Bretagne –, sympathisante de Calvin.

Ces milieux très aristocratiques forment une incontestable élite intellectuelle et francophone, et attendent une occasion favorable pour oser manifester leur nouvelle foi au grand jour. Cette volonté s'affirme chez un des frères de Coligny, François d'Andelot, colonel général de l'infanterie, appartenant à l'une des plus grandes familles du royaume. Venu officiellement inspecter les défenses des côtes de Bretagne en 1558, il décide de convoquer la noblesse de la province pour écouter un pasteur, au château de La Bretesche, sur les terres de sa femme Claude, baronne de Rieux. En quelques semaines, des dizaines de familles nobles des pays de la Vilaine affirment leur protestantisme.

La naissance du protestantisme à Vitré est un exemple frappant de la manière dont la Réforme s'introduisit dans beaucoup de villes. On sait que Vitré renfermait une bourgeoisie nombreuse et cultivée, enrichie par le commerce avec la Flandre et l'Espagne. Ce n'est point la population de Vitré qui passa au protestantisme. Mais la seigneurie de cette ville appartenait à la maison de Laval. Vitré avait été le séjour habituel du gouverneur de Bretagne Guy de Laval, baron de Vitré, époux de M^{me} de Chateaubriant. Il mourut sans enfants. La baronnie passa à sa nièce, Renée de Rieux, fille de Jeanne de Laval et du sire de Rieux et sœur de Claude de Rieux, qui avait épousé François d'Andelot. Renée, séparée de son mari, le marquis de Nesle, contrefait et imbécile, était elle-même bizarre ; on l'appelait Guionne la Folle. Elle adopta la Réforme dès avant le voyage de son beau-frère d'Andelot en 1558 et dès lors, à Vitré, tous ceux qui dépendaient du seigneur et tenaient au château à un titre quelconque suivirent son exemple. Ils firent peu de conquêtes parmi la population proprement dite, mais cette minorité hérétique, soutenue par la puissance seigneuriale, levait la tête avec arrogance et se plaisait à braver les catholiques. Pour avoir eu une discussion avec un protestant, René Le Coq vit son domicile envahi la nuit, et fut roué de coups (2).

Presque partout, il faut mettre en évidence le rôle essentiel des femmes de la noblesse, tout particulièrement des veuves, dans la décision de conversion au protestantisme. Leurs fils, futurs barons huguenots ou capitaines des guerres de religion, ne sont encore que des jeunes gens autour de 1560. Ce sont les mères qui leur ont fait découvrir la Bible. Ce processus, plusieurs fois rencontré dans le royaume de France, s'applique remarquablement en Bretagne. C'est la douairière de Rohan qui prend vers 1562 l'initiative de faire venir un pasteur à Blain ; c'est la dame du Bordage, à Ercé-près-Liffré, qui accueille le ministre de Rennes ; c'est la châtelaine de Vitré, Renée de Rieux, qui fait de sa ville une forteresse huguenote ; c'est Jeanne de Malestroit qui prépare l'établissement de la Réforme à Pont-l'Abbé ; ce sera bientôt Claude du Chastel qui entraînera la famille Gouyon de La Moussaye derrière Calvin. On pourrait multiplier les exemples.

De grands personnages se laissèrent entraîner. La fille cadette de la reine Anne, Renée de France, devenue duchesse de Ferrare, abjura et fut bientôt une protestante exaltée. Emprisonnée pour cette cause en 1551, elle ne fut rendue à la liberté qu'après avoir fait sa soumission. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et son frère, le prince de Condé, firent adhésion à l'hérésie ainsi que les trois Coligny : l'aîné, le cardinal Odet de Châtillon, resta hésitant, mais le deuxième, l'amiral de Coligny, et le troisième, François d'Andelot, devinrent les ardents propagateurs de la Réforme.

L'impact du calvinisme au sein des grandes familles toilières de Vitré s'explique peut-être par de très anciennes relations avec la Flandre. Ailleurs les commerçants apparaissent minoritaires à côté des officiers de finance et de justice, particulièrement éminents à Rennes, où une dizaine de « robes rouges » du Parlement conduisent l'assemblée calviniste à la Cène. Au plus fort de la vague réformée, vers 1565, les plus grandes Églises urbaines ne dépassent pas le millier de fidèles, et se limitent généralement à quelques centaines de protestants.

Le particularisme politique breton se manifeste dans le rôle décisif de femmes pieuses et cultivées, dont on ne peut nier les mobiles purement spirituels. En Bretagne comme ailleurs, le choix de la Réforme religieuse est bien plus qu'une contestation anticléricale. C'est le choix d'un christianisme épuré, sans autre intermédiation que celle du Christ sauveur.

Au cours des années 1558 à 1565, période-clé où l'essor du calvinisme semble irrésistible dans le duché, seule la partie orientale et francophone est réellement touchée par le protestantisme. La présence de communautés à Pont-l'Abbé, Hennebont, Morlaix ou Pontivy ne doit pas faire illusion : il s'agissait seulement de groupes urbains ou seigneuriaux très réduits. La barrière linguistique, représentée par la limite du breton, n'aurait pu être franchie durablement que si les réformés avaient disposé de prédicateurs et de traductions en langue celtique, ce qui ne fut pas le cas, hormis quelques tentatives isolées.

Ainsi, des guerres de religion en Bretagne, particulièrement violentes, vont se déclencher, de seigneur à seigneur, avec, bien au-dessous, un peuple breton, analphabète. On comprend mieux alors pourquoi

le premier protestantisme se limita à la Bretagne de langue française. Le réseau des communautés en 1565 affectait la forme approximative d'un V dont la base aurait été constituée par le pays nantais, depuis les marches poitevines, jusqu'au domaine des Rohan autour de Blain, Safré et Châteaubriant. La branche la plus occidentale s'incurvait le long de l'océan et s'ornait des Églises du pays de Guérande, de La Roche-Bernard, de Muzillac et de Rochefort-en-Terre. La branche orientale, plus solide, remontait par Sion et Fougeray jusqu'aux pays de Rennes et de Vitré. Seule l'extrémité septentrionale était fragile, comme le prouveront les rapides difficultés des communautés de Combourg ou de Saint-Malo.

Mais les religieux issus du petit peuple (artisans, commerçants) commencèrent à fuir dès les années 1570, quand les persécutions et les guerres se furent rapprochées.

Sous la sauvegarde des grands seigneurs

Les communautés rurales elles-mêmes étaient essentiellement composées de bourgeois, agents de l'encadrement seigneurial, procureurs fiscaux, juges, receveurs ou notaires, qui retrouvaient aux prêches les représentants de la domesticité locale et les artisans, tisserands, chapeliers, armuriers qui bénéficiaient de l'appui des protecteurs locaux. Ils accueillait chaque dimanche les hobereaux protestants du voisinage venus de leurs manoirs avec famille et serviteurs, comme le pittoresque seigneur de Procé qui se rendait à Blain en char à bœufs. Telles étaient les assemblées calvinistes qui remplissaient pour quelques heures les grand-salles de château, ou, le cas échéant, l'auditoire de justice voisin. À Combourg, Careil, Saint-Sulpice-des-Landes, Ercé-près-Liffré, et partout ailleurs, même en ville, point de temples : l'on se rassemblait sous la sauvegarde de quelque puissant seigneur du voisinage.

Ce qui frappa à juste titre les contemporains, c'était l'importance et la notoriété des hauts lignages qui passèrent au protestantisme. Les différents documents qui nous sont parvenus font état de plus de cent familles d'ancienne noblesse qui avaient fait profession de calvinisme.

Si ce seul chiffre est déjà remarquable, il doit être renforcé par le fait que le passage à la Réforme avait été d'autant plus fort que l'on s'élevait dans l'échelle féodale.

Deux des plus anciennes et éminentes baronnies bretonnes étaient en effet entre des mains protestantes : les Rohan non seulement tenaient Blain et plusieurs seigneuries au nord de Nantes, mais ils abritaient aussi des pasteurs dans leurs forteresses de Pontivy et de Josselin ; l'héritage des Rieux, passé aux Châtillon, comprenait Vitré, La Roche-Bernard et Quintin.

La Bretagne est entraînée tardivement dans les guerres religieuses

L'influence politique des calvinistes inquiète légitimement le clergé catholique, mais leur petit nombre et l'inexistence d'une contagion rurale donnent vite à penser que les possibilités d'une forte expansion huguenote en Bretagne sont minces. Ces deux réalités pèsent ensemble pour éloigner le risque d'une confrontation armée entre les deux camps. C'est ce qui explique sans doute que les protestants bretons aient été longtemps préservés des plus grandes persécutions comme des guerres civiles. De 1558 à 1572, la politique des gouverneurs est souvent tolérante ou, tout au moins, d'une relative neutralité.

La seule contrainte indiscutable semble avoir concerné les franges maritimes. Toute présence huguenote y est suspecte. Sur la côte nord, les protestants sont soupçonnés de préparer des descentes anglaises. Au sud, le danger est rochelais. Aussi les représentants du roi ont-ils comme politique constante de ruiner les Églises protestantes dans les villes côtières.

Mais, dans l'ensemble, la situation de nos huguenots est bien plus heureuse que celle de leurs voisins du Poitou ou de Normandie. Les gentilshommes pressés d'en découdre, hobereaux et cadets de barons calvinistes (les aînés sont bien plus circonspects), doivent quitter la province et rejoindre les armées de Condé, laissant leur domaine et

leur famille aux bons soins de leurs cousins catholiques. Ces aventures ne vont pas sans risques, et des batailles comme celles de Moncontour et de Jarnac ont des répercussions en Bretagne: des Églises comme Clisson, Saint-Malo ou Combourg sont alors détruites, entraînées par le décès de leur protecteur, mort sans héritier protestant, dans une disparition irrémédiable.

Les combats ne touchent la province qu'après la Saint-Barthélemy, en 1572. Les quelques escarmouches qui avaient précédé n'étaient que des incidents localisés. Les religionnaires bretons sont même relativement épargnés par le massacre de Paris, puisque la seule victime de qualité est Charles du Quelennec, baron du Pont-l'Abbé, mort en défendant Coligny. Les villes bretonnes refusent l'ordre du gouverneur qui prescrivait de suivre l'exemple de la capitale. Si les huguenots se terrent d'abord dans leurs châteaux, ils tentent ensuite quelques coups de main, sur Vitré, tenu désormais par les troupes royales, et surtout sur Concarneau, en janvier 1577, quand une tentative assez téméraire de s'emparer de la citadelle se termine par le massacre des mercenaires et des quelques gentilshommes locaux impliqués dans l'affaire. Les paysans cornouaillais, venus prêter main-forte aux forces fidèles au roi, ont facilement raison des insurgés. L'événement est révélateur, car il permet de vérifier à quel point certaines campagnes bretonnes sont violemment opposées à toute action de force du parti protestant. Cette constante s'est affirmée au cours des conflits ultérieurs, sans qu'il soit bien possible de faire la part d'une défense religieuse du catholicisme, d'un sentiment anti-nobiliaire aigu, ou de la crainte de la venue d'armées étrangères.

C'est surtout après 1585, quand le duc de Mercœur, gouverneur de la province, se rangea de plus en plus du côté de la Ligue, que la situation des protestants devint difficile. Après 1589, ce fut pire encore. La guerre civile ouverte qui ravage la Bretagne après la dissidence de Mercœur et son refus d'obéir à Henri IV est presque fatale au protestantisme.

Les protestants, par leur faible importance numérique, ne représentent qu'une force d'appoint pour le parti royaliste fidèle à Henri IV, mais ils y jouent un rôle souvent décisif. Les gentilshommes ont des

responsabilités importantes: en ces temps de grandes trahisons, ils sont parmi les rares à ne pouvoir être soupçonnés de toucher l'argent espagnol. Citons quelques-uns: le célèbre La Noue revient dans sa province natale pour superviser l'armée du prince de Dombes et trouve la mort à Moncontour en 1591, René Marec'h de Montbarot administre Rennes, Jean du Matz de Montmartin est maréchal de camp, et René du Liscouët lieutenant général pour la Basse-Bretagne. Bien d'autres servent comme capitaines ou cornettes. Dans cette décennie de combats obscurs mais coûteux, les protestants bretons sacrifient quasiment tout: leur vie d'abord, car la plupart des maisons sont endeuillées, leurs biens ensuite, car les châteaux protestants du sud de la province connaissent la destruction ou le pillage.

En 1598, lorsque l'édit de Nantes met fin au conflit, la situation du protestantisme breton est telle que le pasteur Louveau pouvait parler de ruine. Nombre de bourgeois et même des nobles avaient définitivement quitté la province, s'embarquant pour Jersey ou fuyant vers le Maine ou la Normandie.

Mais l'irrédundance nobiliaire demeurait et allait se manifester aux XVII^e et XVIII^e siècles. Après la Fronde, la monarchie absolue se trouva confrontée au Parlement et aux États de Bretagne. De la noblesse d'épée, on passa à la noblesse de robe, particulièrement acrimonieuse et hostile aux gouverneurs et représentants du roi en Bretagne, imbus de l'esprit des Lumières, engendré par le protestantisme. Cette opposition avec La Chalotais revêtit une forme particulièrement violente. En 1788 à Rennes, des journées pré-révolutionnaires (lire Chateaubriand) ouvrirent, avec Grenoble, la première page de ce qui devait devenir la révolution française. Ce n'est plus une révolte contre la monarchie mais la mise en cause de celle-ci, dans son principe et dans son existence même.

1. François-René de Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*, tome I, Furne et Gosselin, 1836, p. 199-216.

2. Paul Pâris-Jallobert, *Journal historique de Vitré*, Imprimerie Jules-Guays, 1880, p. 19.